

Conférence de Jean-Gabriel CARASSO  
Jeudi 23 novembre 2006

### « Drôles de temps pour la culture »

En préambule, je veux vous avouer que je ne suis pas spécialiste de la question qui nous occupe aujourd'hui. Je ne suis pas philosophe, ni historien, ni scientifique, ni sociologue. En vérité, je suis totalement autodidacte sur la question du temps qui nous rassemble. Ce que je vais vous communiquer sera donc très largement basé sur mon expérience personnelle et, s'il m'arrive d'émettre quelques propositions, merci de ne les considérer que comme des hypothèses et non comme des certitudes, moins encore des dogmes.

#### Qui parle ?

Mais d'abord, qui parle ? Je me suis construit, intellectuellement, culturellement, professionnellement, à la fois dans le monde de l'éducation, dans celui du théâtre et, un peu, dans celui de la politique. Fils de commerçants immigrés à Paris, mes parents ne savaient pas trop quoi faire de moi pendant les vacances. Un mois de juillet, ils m'ont envoyé en colonie de vacances sans imaginer que j'allais découvrir-là un monde extraordinaire, celui de *l'éducation active*, de *l'éducation populaire*, qui a marqué profondément mon existence. Depuis l'adolescence, cette préoccupation éducative, pédagogique, ne m'a plus jamais quitté. Un peu plus âgé, j'ai suivi des stages de formation pour animateurs de centres de vacances aux CEMEA (Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active) avant de devenir moi-même « instructeur », formulation un peu militaire pour désigner les militants que nous étions. Dans ce cadre, j'ai formé de futurs animateurs, des enseignants, des infirmiers psychiatriques...

A cette époque, j'ai rencontré un autre monde, celui du théâtre, grâce à Miguel Demuynck, responsable des activités dramatiques aux CEMEA. Elève de Charles Dullin, il fut l'un des premiers, au sortir de la seconde guerre mondiale, à s'aventurer dans le « théâtre pour enfants » avec le Théâtre de la Clairière, une des première troupe professionnelle spécialisée en France. Je fréquentais le même collègue que son fils, avec qui nous étions amis, et me suis retrouvé un jour à peindre des tabourets pour un décor de « La Clairière », découvrant avec fascination les dessous du théâtre, les décors, les coulisses, tout ce qui se cache derrière la représentation. Un monde nouveau s'est ouvert à moi, que je n'ai plus jamais quitté. J'ai fait de la régie, j'ai été comédien avant de me lancer dans la mise en scène. J'ai créé ma propre compagnie, le Théâtre du Bonhomme rouge. Après quoi j'ai fait beaucoup de formation, jusqu'au Conservatoire national d'art dramatique où j'ai enseigné quelque temps. Dans ce chemin de vie, où le hasard tient une part importante, j'ai donc consacré une bonne partie de mon activité à la question théâtrale.

Depuis une vingtaine d'années, je me suis tourné plus fortement vers les politiques culturelles. En 1985, j'ai intégré, pour trois ans, le CFNA (Centre de formation national d'Avignon) et obtenu un DESS de sciences politiques. Cette formation m'a ouvert un champ nouveau de réflexions et je n'ai cessé, depuis, de mêler ces trois préoccupations : l'éducation, l'art en général, la culture, le théâtre en particulier, et la question politique. De 1987 jusqu'en 1999, j'ai dirigé et développé l'ANRAT (Association nationale de recherche et d'action théâtrale en milieu scolaire). Enfin, je dirige depuis peu *L'OïZeau rare*. Je propose mes services de consultant, j'initie divers projets d'étude, tout en continuant à avoir une pratique personnelle de réalisateur, de films et DVD notamment. Voici résumé brièvement mon parcours pour que vous sachiez qui vous parle et d'où mes réflexions sont issues. Elles se situent, je le répète, au croisement des trois préoccupations énoncées plus haut.

#### Les trois temps

C'est donc à partir de ces préoccupations que je me suis interrogé sur le rapport au temps. Qu'en est-il du rapport au temps, dans les domaines *du théâtre, de l'éducation et de la politique* ?

Le théâtre, c'est principalement un *temps court*. Le temps de la représentation théâtrale, le temps de la concentration du monde sur une scène est un temps court, même si cela dure neuf heures comme le spectacle *Mahabharata* de Peter Brook, présenté au Festival d'Avignon en 1989, ou *La Servante* monté plus récemment par Olivier Py, qui durait vingt-quatre heures. Quelle que soit la durée de la représentation, par rapport au temps réel représenté, le théâtre demeure inévitablement du *temps concentré*.

Le théâtre, c'est aussi un temps *inégal*. La notion de temps n'est pas le même pour le plateau que pour la salle. Pour le public, même s'il s'est un peu préparé mentalement avant la représentation, même s'il y a encore, après, un temps des commentaires, plus ou moins long, le temps fort du théâtre est bien celui de la représentation, bien que ce ne soit que la partie émergée de l'iceberg. Côté plateau, en effet, les choses sont très différentes : des mois d'écriture, de préparation, de répétitions sont nécessaires, pour un travail qui éventuellement peut se poursuivre après, tout au long des représentations. Pour les artistes, le temps du travail théâtral est souvent ininterrompu, de jour comme de nuit, tout au long de la vie pour certains. En réalité, ces deux temps, celui des artistes et celui du public, se rencontrent au moment de la représentation, mais ils demeurent distincts : ils ne sont pas *vécus* de la même manière selon que l'on *fait* du théâtre ou que l'on *assiste* au spectacle. Ce sont des temps *inégaux*.

Mais surtout - cela est vrai pour le théâtre mais aussi pour d'autres formes d'art -, le temps théâtral est très *relatif*. Un spectacle de neuf heures peut paraître court, alors qu'un spectacle de dix minutes ou d'une demi-heure, objectivement très court, peut sembler fort long. Encore une fois, le rapport au temps n'est pas le même selon que vous jouez ou que vous êtes spectateur. Le temps du théâtre est à la fois un temps *court*, un temps *inégal*, un temps *relatif*.

Ajoutons que le théâtre est un art *de tous les temps*. Quand on fait du théâtre, on s'inscrit inévitablement dans le moment présent, mais, très rapidement, on vous parle de la tragédie grecque, de la *commedia dell'arte*, de toute l'histoire de cet art. Que vous le vouliez ou non, consciemment ou non, vous vous inscrivez soit dans la continuité, soit dans la rupture avec un art qui vous dépasse. Le théâtre est inévitablement lié à l'histoire de l'art, d'un art de tous les temps. C'est d'ailleurs aussi un art *de tous les espaces*. Augusto Boal, metteur en scène brésilien, avait cette belle phrase : « *On peut faire du théâtre partout... même dans les théâtres.* » Voyez le développement actuel du théâtre de rue, du théâtre d'appartements, des chapiteaux... On peut faire du théâtre de gymnase, du théâtre de caves, du théâtre de salles de classe, du théâtre de plein air... Le théâtre est un langage qui peut être utilisé dans bien des espaces. J'ajoute, s'agissant du thème qui nous rassemble : « *On peut faire du théâtre n'importe quand... même à 9 heures le soir, sur une scène de théâtre.* » C'est bien un art de *tous les temps*.

En même temps, (si j'ose dire), le théâtre ne peut être *que de son temps, immédiat*. Si un texte peut être joué cent ans après avoir été écrit, la représentation théâtrale, elle, a toujours lieu *ici, maintenant*, et se termine à la fin de la pièce. On est, à la fois, dans l'histoire du monde, dans l'histoire de l'art, et, au moment même de la représentation, totalement inscrit dans le temps présent. Le théâtre a ceci de spécifique qu'il se situe dans les deux temps à la fois : le temps de la fable et celui de la représentation. En ce sens, il est une activité *immédiate* : il n'y a pas de *différé* possible.

Antoine Vitez, metteur en scène mais aussi théoricien du théâtre, me disait un jour que le théâtre ne fonctionne correctement, pour le public, que quand il y a rencontre simultanée de trois temps : le temps de la *fable* (des personnages, celui où il se passe quelque chose sur scène) ; le temps *historique* (cette histoire qui nous est racontée doit avoir un rapport avec notre propre histoire, au sens plus large du terme) ; et un temps *universel* - elle doit être *de tous les temps*. Il faut être, à la fois, dans la fable, dans l'histoire et dans l'universel, pour que le phénomène théâtral s'accomplisse au mieux. Ce constat est différent pour les arts de la reproduction : un livre peut être lu longtemps après avoir été écrit, découpé, relu vingt ans plus tard. Un film peut être vu et revu, or on ne peut procéder ainsi avec une représentation théâtrale. Le livre ou le film peuvent avoir une vie *différée* ; le théâtre n'offre pas cette possibilité. Il y a donc spécificité absolue du temps au théâtre. Le temps immédiat, le temps court, y sont essentiels.

Le temps de l'éducation est exactement inverse. Le phénomène éducatif s'inscrit dans le *temps long*, dans le temps *dilué*. Gisèle de Failly, une des fondatrices des CEMEA, avait énoncé ce précepte : « *L'éducation est de tous les instants et de toute la vie.* » On est étudiant toute sa vie, on n'en finit pas

de se construire, de se former, de son plus jeune âge jusqu'à son dernier souffle. L'éducation ne s'arrête jamais. De plus, elle ne se réduit pas au seul temps scolaire. Pour reprendre une formulation de Jean Viard, l'éducation « *c'est le temps des arbres, pas celui des jardins* ». Au moment où on sème une graine, on ne sait pas ce qu'il en adviendra. Il faudra du temps, et ce temps bien souvent dépasse les modestes jardiniers-éducateurs que nous sommes. C'est longtemps, parfois très longtemps après que les bourgeons apparaissent. Un temps éducatif forcément *long* est donc indispensable, d'autant qu'« *il ne sert à rien de tirer sur les feuilles pour les faire pousser* ». Par souci d'efficacité, voire de rentabilité, on a souvent tendance à vouloir précipiter les choses, or si l'éducation est faite d'actes précis, leurs effets sont inévitablement *différés* dans le temps.

Bien entendu, certains temps de la vie sont les plus favorables à l'éducation : l'enfance, la jeunesse, le premier âge. Ce sont des temps essentiels de *fondation*, de *construction*. Si l'on rate ces moments-là, on aura beaucoup de mal, par la suite, à rattraper le retard.

Précisons que les temps éducatifs peuvent parfois être extrêmement longs, notamment quand ils correspondent à la *transmission* au sein de la famille. Il y a ce qui se raconte et ce que l'on tait, ces grands silences parfois transmis de sur plusieurs générations et qui peuvent s'installer jusque dans l'inconscient. La psychanalyse nous indique ce phénomène : les difficultés d'un individu peuvent avoir pour origine un traumatisme ayant affecté un ancêtre et avoir été transmis de génération en génération. Tout cela fait partie, aussi, de la construction de l'individu et nous inscrit alors dans des temps encore plus longs. Un spectacle illustre récemment ce phénomène avec grand talent : *Forêts*, de Wajdi Mouawad, qui raconte la quête d'une jeune Québécoise qui remonte trois ou quatre générations en arrière pour répondre à des questions d'aujourd'hui.

Si l'éducation est faite de moments précis, d'actes éducatifs singuliers, elle s'inscrit non seulement dans des temps *longs* mais encore dans des *temps différés*. En tant qu'éducateur, je peux agir ici, maintenant, mais que le résultat n'interviendra qu'ailleurs, plus tard, dans un autre espace, dans un autre temps. Lorsque j'étais élève de l'École internationale de théâtre de Jacques Lecoq, nous avions 24-25 ans, un enthousiasme débordant, une énergie considérable. Au sortir de l'école, nous rêvions de changer le monde ! Jacques Lecoq nous disait alors : « Calmez-vous ! Attendez sept ans et vous constaterez (peut-être) les effets de votre formation. » Rappel brutal à la réalité qui s'est révélé exact. Ce n'est donc pas à l'aune d'un diplôme, quel qu'il soit, que l'efficacité de l'éducation peut être mesurée. Elle est souvent différée et peut se manifester dans un autre domaine, rebondir comme une boule de billard, sur un autre sujet. « A quoi ça sert ? » demande l'enseigné. « Tu comprendras plus tard ! », répond l'éducateur. Pour un jeune ou une personne en formation, ce peut être difficile à entendre. Il faut pourtant oser énoncer ce principe et refuser la « culture du résultat immédiat » que l'on nous impose si souvent.

Avec le *temps politique*, nous ne sommes plus seulement dans le temps court, ni dans le temps long, nous avons affaire à un temps *cyclique et mesuré*, essentiellement ponctué par les élections, qui imposent leur rythme propre, souvent en contradiction avec le rythme des artistes et celui de l'éducation ou de la formation. Le temps politique est marqué par le souci, conscient ou inconscient, de l'élection ou de la réélection. Ceci a pour conséquence de pousser souvent à des décisions beaucoup trop rapides, sur un certain nombre de sujets, ou, à l'inverse, à reporter au cycle suivant des décisions qui peuvent sembler moins urgentes. Un exemple : la ville de Paris a initié une série de travaux pour réduire la place de la voiture dans la capitale. Certaines rues changent actuellement de sens, quand d'autres sont rétrécies. La rumeur affirme que les élus voudraient achever ces aménagements avant la fin de l'année pour disposer d'une année « calme » avant les prochaines échéances électorales. Or, le fait de concentrer ces travaux dans un temps très court a engendré une zizanie phénoménale. Certains disent même que cela pourrait coûter sa place à l'actuel maire de Paris. L'avenir le dira !

Le temps politique, c'est aussi le *temps institutionnel ou administratif* qui confine parfois à l'immobilisme. Ce que nous ne pouvons faire durant cette mandature, nous le ferons (peut-être) dans la suivante. L'institution ne connaît pas l'urgence, elle s'inscrit inévitablement dans le long terme. Ce que tente de nous imposer la présente majorité sera sans doute défait par la suivante, se disent certains fonctionnaires. Alors prudence : il est urgent d'attendre ! Combien de strates administratives ont ainsi une capacité surprenante à l'immobilisme, à l'image de ces coureurs qui font du « surplace » sur les vélodromes.

Nous sommes tous, sans cesse, confrontés à ces différentes relations au temps, tirillés par les exigences qu'imposent ces trois temps qui tous ont leur légitimité. Il y a nécessité à faire des choses *courtes*, qui correspondent à des événements, des moments forts. Ce type d'impératif incite souvent à la créativité, à la création. Mais il importe également d'assumer la *patience*, le temps dilué, la durée. Ne pas vouloir aller plus vite que la vie quand on veut la construire. Dans le domaine culturel notamment, cela me paraît essentiel. Il nous faut en permanence jongler avec la nécessité des temps courts et celle des temps longs. On dirait aujourd'hui entre « l'événementiel » et le « développement durable ».

### **Variations sur le temps**

Observons que *la notion de temps varie selon les cultures*, ou plus exactement selon les civilisations, terme qui désigne mieux, à mes yeux, des ensembles de personnes qui partagent une part d'identité et vivent de la même manière. Une anecdote illustre pour moi cette différence. Elle m'a été rapportée par Raymond Weber, à l'époque responsable de la culture au Conseil de l'Europe. Il participait à une réunion internationale avec des ministres, des hauts fonctionnaires et attendait un intervenant qui tardait à arriver. Comme d'autres, il commençait à perdre patience. A ses côtés un ministre africain, très calmement, lui dit ceci : « *Vous, les Occidentaux, vous n'avez rien compris au temps. Vous avez l'impression que nous sommes en train d'attendre toujours plus, puisque vous partez du moment où il était censé arriver. En réalité, plus on l'attend, plus on se rapproche du moment où il va arriver : donc on attend toujours, de moins en moins ! Pourquoi s'énerver !* » Il ajouta : « *Vous, les Européens, vous avez la montre ; nous, les Africains, nous avons le temps !* » Les notions de *temps* et de *culture* deviennent très relatives quand on considère les choses sous cet angle.

La notion de temps varie également *en fonction de notre rapport à l'Histoire*. Une autre anecdote : j'ai accueilli à Paris un ami, directeur de théâtre à Montréal qui venait en Europe pour la première fois. Je lui ai fait visiter la ville, Notre-Dame, Le Marais, la Place des Vosges... rassemblant autant que possible mes modestes connaissances historiques. Au bout de quelques heures, il m'interpelle souriant : « *Vous n'avez donc que des vieux trucs ici ?* » En vérité, il percevait notre environnement comme étant, d'une certaine manière, « plombé » par le passé. Il n'avait pas tort. Il est vrai que l'Amérique du Nord regroupe des pays beaucoup plus jeunes que les nôtres, donc nous sentons très bien qu'ils sont davantage tournés vers l'avenir. Ce rapport à l'Histoire, au passé, a une influence extrêmement importante sur notre rapport au temps. Pensons au succès des *Journées du patrimoine* qui voient des milliers de visiteurs se précipiter sur les châteaux, les musées et autres lieux patrimoniaux. C'est, dans le champ de la culture, un signe de la nécessité d'un rapport au temps, à l'Histoire, sans doute exacerbée par le fait que nous vivons une période de mutations, d'accélération considérables du monde. Comme dit le proverbe togolais : « *Si tu ne sais pas où tu vas, souviens-toi d'où tu viens !* » Exemple inverse : si les pays de l'Amérique du Nord se tournent vers l'avenir, à Jérusalem, le rapport au temps impose le poids de milliers d'années qui alimentent, avec quelle puissance, les conflits du Moyen-Orient. Autre rapport au temps, autre rapport au monde !

Notre rapport au temps (et à la culture) varie *en fonction de notre âge*. A 5 ans, mon petit-fils et ses copains sont passionnés par les dinosaures, par la préhistoire. On retrouve-là l'intérêt des très jeunes pour les sources de la vie, pour les éléments les plus archaïques qui agissent comme support à l'imaginaire. Par contre, ma vieille tante de 99 ans qui vit en maison de retraite s'intéresse à des tout petits moments de la vie d'aujourd'hui, aux rares instants de bonheur qu'elle peut encore goûter. Ne lui parlez pas des dinosaures ! Moins encore de science-fiction ! Etre enfant, c'est avoir la vie devant soi, se dire que « *demain, c'est demain !* » On se projette loin dans le temps. Etre adulte, c'est se dire : « *demain, c'est aujourd'hui !* » et mesurer l'importance du présent. Enfin, entrer dans le troisième ou le quatrième âge de la vie, c'est constater que : « *demain, c'était hier !* » On n'est plus dans la projection, mais dans le souvenir, dans le passé, dans l'histoire. Le rythme de cette évolution varie selon les individus, mais, quoi qu'il en soit, au cours d'une vie, notre rapport au temps se modifie inévitablement de manière assez sensible.

Les religions et les croyances pèsent également sur notre perception du temps. Comme le souligne Jean Viard : « la société industrielle a tenté d'arracher le temps à Dieu ». Avant la révolution industrielle, nous étions dans le temps de Dieu, nous sommes désormais dans le temps des hommes. A l'évidence, ceux qui croient à l'éternité, à la métempsycose, à la réincarnation, à un autre temps après la vie, ont un rapport très différent au temps que ceux qui n'y croient pas. La religion, les croyances philosophiques, ont une influence considérable sur nos modes de relation au monde, au temps et à la culture en particulier. D'un côté, nous trouvons des kamikazes intégristes capables de se faire sauter avec leur bombe parce qu'ils pensent qu'ailleurs, dans un autre temps, une autre existence radieuse les attend. De l'autre, on affirme comme slogan publicitaire que : « La vie est trop courte pour s'habiller triste ! », ce qui sous-entend qu'il faut donc la vivre pleinement, ici et maintenant. En vérité, notre rapport au temps c'est notre rapport à la mort, la nôtre, celle des autres et son éventuel au-delà. C'est fondamentalement un problème culturel, une question de civilisation.

Au sein d'une même civilisation, on peut observer *différentes perceptions du temps*. « Le temps agricole n'est pas le temps de la ville, le temps rural est différent du temps urbain ; le temps des transports n'y est pas le même, pas plus que le rapport à la nuit, au jour, à la pluie, etc. » nous indique encore Jean Viard. Ajoutons que le rapport au temps est aujourd'hui fortement marqué par les évolutions techniques, dans le domaine de la communication principalement. Le temps du pigeon voyageur n'est pas celui du courrier, qui diffère de celui du téléphone, du fax, ou encore des emails et des SMS. Les évolutions technologiques donnent la sensation d'une formidable *accélération du temps* qui, par conséquent, modifie notre rapport à la vie.

Dans le domaine artistique, notons que le temps varie aussi en fonction *de la forme de langage utilisée*. Le temps du livre - de l'écriture ou de la lecture - n'est pas celui du film. La réalisation d'un film n'est pas la conception d'une exposition, ni la représentation d'un spectacle vivant... Chaque pratique artistique implique un rapport spécifique au temps.

Deux mots enfin sur la relation entre *nature* et *culture* qui me semble faire écho à la question qui nous occupe. La *culture*, dans sa distinction avec la *nature*, c'est peut-être, précisément, *la capacité à différer*, qui induit différents rapports au temps. Je m'explique. Les animaux, dans leur dimension *naturelle*, n'ont pas la capacité à différer leurs désirs ou à distinguer l'effet de la cause. Le besoin doit être assouvi au plus tôt. L'être *de culture* se caractérise, me semble-t-il, par *la capacité à différer* un intérêt, un plaisir, un effet, dans le temps. En termes psychanalytiques, on évoquerait la capacité à accepter la *frustration*, qui me semble être une attitude profondément *culturelle*, construite, opposée à la volonté de résultats immédiats, du tout de suite, qui, parfois, confine à la *barbarie* : on n'est plus loin alors de la vie animale. Naturelle !

### **Variations sur la culture**

Si la notion de temps varie selon les cultures, *la notion de culture varie selon les temps*. *Etre cultivé* ne signifie pas la même chose aujourd'hui, qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, au Moyen Age ou dans l'Antiquité grecque. La culture paysanne n'est pas tout à fait la culture populaire, tout comme la culture bourgeoise de l'entre-deux-guerres diffère de la culture ouvrière de 1936... La culture littéraire académique n'est pas l'underground des années 1960... Au cours d'un même siècle, la notion même de culture subit de profondes modifications. Il s'agit de rapports au monde différents.

Actuellement, la notion de culture est particulièrement diffuse, complexe, incertaine. Chacun s'y réfère sans jamais la définir avec précision. Le sociologue Jean-Claude Passeron a répertorié, m'a-t-on dit, 117 définitions du mot « culture ». Sans prétendre à la vérité, mais pour nous permettre d'avancer dans ce magma conceptuel complexe, je voudrais suggérer ici quelques pistes pour définir la culture, pour me permettre d'approfondir la question du temps.

J'observe trois dimensions principale de *la culture*.

Il existe, d'abord, une *culture ethnologique* ; plus exactement, une conception ethnologique de la culture. On parle de culture bretonne, de culture corse, de culture amérindienne, de culture française... Cette conception renvoie aux *signes* de reconnaissance d'une collectivité, à des modes de comportements communs, qui passent par le langage, le vêtement, la nourriture, etc. On peut y inclure certaines *attitudes* : la manière de s'exprimer, avec les mouvements du corps (les Italiens ou les Nord-

Africains ont une façon spécifique de « parler » avec les mains, avec le corps, qui diffère de celle des Suédois ou des Latino-américains...) On pourrait y ajouter diverses manières de se loger, de se soigner, de prier... On peut évoquer également le travail de Pierre Bourdieu lorsqu'il affirme qu'il existe différentes manières de penser le monde, en fonction de la classe sociale à laquelle on appartient. C'est la « culture de classe ».

Cette conception *ethnologique* de la culture s'inscrit dans un *temps long*, le temps de l'identité, de la transmission, de génération en génération, qui souvent s'effectue, nous l'avons évoqué, d'une manière inconsciente.

A l'opposé, on trouve la *culture industrielle* moderne que symbolisent le consumérisme absolu, le « fast-food », la télécommande, la mode, le zapping, etc. Elle prend essentiellement appui sur l'image, sur le son, sur le vêtement : des *produits* conçus pour générer des profits et qu'il faut donc remplacer aussi rapidement que possible. Il importe, en effet, que ces produits se « reproduisent » le plus souvent possible pour alimenter un *marché culturel* toujours plus développé. Cette culture *industrielle* s'inscrit dans *le temps le plus court possible*. C'est de la culture Kleenex, jetable ! Elle génère le culte de l'audience télévisée maximale, au service de la publicité permettant de vendre « *quantités de cerveaux disponibles auxquels on s'adresse pour vendre des images de Coca-Cola* ».

Un troisième type de culture nous intéresse plus, je l'appellerai la *culture humaniste*, c'est-à-dire une conception de l'homme par l'homme qui pense que par l'échange de savoirs, de connaissances, de pensées, de formes artistiques notamment, les hommes se construisent entre eux. Robin Renucci disait récemment : « *la culture, ce sont des clés qui nous permettent de nous situer.* » Un enjeu majeur est, effectivement, de fournir à chacun des clés pour essayer de comprendre le monde dans lequel nous vivons et nous aider à nous situer. C'est là un objectif principal de toutes les politiques culturelles menées depuis cinquante ans. Cette *culture humaniste*, on la voudrait *démocratique*. Démocratiser la culture, c'est : « la rendre accessible au plus grand nombre. » Cette problématique fonde toutes les politiques culturelles depuis la seconde guerre mondiale : comment organise-t-on cette culture humaniste, qui n'est pas la culture ethnologique, qui entre souvent en conflit avec la culture industrielle, qui appelle *un autre espace et un autre temps* ?

Avant de poursuivre sur la question de la politique *culturelle*, un petit détour s'impose sur la *différence entre art et culture*. Quand on parle de *culture*, au sens humaniste du terme, on confond trop souvent ce terme avec *l'art*. Tentons la distinction.

*L'art* est une activité humaine qui consiste à produire des *formes*, écrites, dessinées, musicales... formes signifiantes pour celui qui les émet et pour ceux qui les reçoivent. On peut consacrer sa vie à une activité *artistique*, dans l'isolement. Certains auteurs passent leur vie enfermés dans leur chambre, à écrire ; des peintres ou des sculpteurs vivent cloîtrés dans leurs ateliers. On peut passer des mois, sur un plateau de théâtre, avec des comédiens, à répéter, à faire de la recherche théâtrale entre soi. Ce type d'activité peut être tout à fait légitime et il est même très important d'essayer d'élever la production artistique, d'en approfondir sans cesse le sens, la forme. Il est essentiel, dans nos sociétés, qu'il y ait des artistes qui ont des choses particulières à nous dire. Ce domaine de l'activité humaine mérite donc d'être soutenu par la collectivité, avec de l'argent public. Pour autant, affirmer que ce soutien artistique serait de la *politique culturelle* constitue, à mes yeux, une confusion permanente et dommageable.

Si l'art c'est *la chose* (l'œuvre, la création) la culture, c'est le *rapport* à la chose. La *culture*, c'est le *rapport* que chacun d'entre nous entretenons (ou pas) avec ce qu'on appelle *l'art* (mais aussi la science ou la religion, pour ce qui est de la culture scientifique ou religieuse.) L'action culturelle ou la politique culturelle, consiste à faire en sorte que l'art s'adresse à un maximum d'individus, ce qui suppose des efforts particuliers en matière de formation, d'éducation et, par ailleurs, de médiation, de diffusion, parce que certaines œuvres sont évidemment difficiles d'accès. Constatons que depuis une cinquantaine d'années, de nombreuses politiques *artistiques* ont été menées, jouant avant tout sur l'offre artistique, mais on s'est beaucoup moins intéressé au *développement culturel* des individus, qu'ils soient jeunes ou moins jeunes, à la médiation.

J'en reviens aux différents rapports au temps.

La culture *ethnologique* est de tous les temps. Elle nous dépasse largement les uns et les autres ; elle nous inscrit dans un temps générationnel. Je fais partie de la génération « 1968 », j'avais les cheveux longs à l'époque ; aujourd'hui, les jeunes portent des bonnets ou des cagoules ; mon père ne quittait jamais sa cravate... Nous appartenons, par nos vêtements, par nos manières d'être, par nos langages, à des périodes générationnelles spécifiques qui fondent, en partie, nos identités.

La culture *industrielle*, sans cesse renouvelée, ne nous dépasse pas : elle nous assaille, elle nous aliène, elle nous assomme parfois ; elle nous réduit, le plus souvent, à un rôle de consommateur.

La culture dite *humaniste*, enfin, nous construit individuellement et socialement. Or, cette chose que l'on appelle *la culture*, ce rapport au monde de l'art, de la pensée, des langages symboliques, exige du temps et des efforts parce que ce n'est jamais *inné*. La culture, ça se construit sur la *durée*, inévitablement.

En réalité, nous ne sommes jamais exclusivement dans l'une ou dans l'autre forme de culture évoquée. Nous nous trouvons, en permanence, au croisement de ces trois dimensions. Bernard Lahire, auteur d'un ouvrage récent intitulé *La Culture des individus*<sup>1</sup>, explique que nous sommes en permanence sollicités par notre histoire personnelle, par nos racines autant que par notre environnement culturel. Le même individu peut, à la fois, prendre plaisir à regarder la *Star Academy*, apprécier un spectacles de recherche et se précipiter voir un match de foot à la télé après avoir lu quelques pages de Proust... Tout est question d'équilibre et de maîtrise dans notre rapport aux différents temps de culture.

### **Temps libres et pratiques culturelles**

Les *pratiques culturelles* sont aujourd'hui très diverses, à la fois individuelles et collectives. La lecture est une démarche individuelle ; assister à un spectacle, relève d'une démarche plus familiale ou sociale. Auparavant, les activités culturelles se pratiquaient beaucoup en dehors du domicile, mis à part la lecture. Aujourd'hui, la télévision vous fixe à domicile et, avec le home-cinéma et le DVD, ce phénomène s'intensifie, ce qui n'est pas sans influencer sur notre rapport au temps et sur les pratiques culturelles en général.

Nos pratiques dépendent, en grande partie, de la proximité éventuelle des équipements. La distance - ce rapport à l'espace et donc au temps - qui nous sépare des œuvres influe à l'évidence sur les activités culturelles. Il importe donc, aux professionnels et aux responsables élus, d'intégrer ces variables de temps et d'espace dans leurs décisions. Nous savons cependant que la proximité a ses limites : la *légitimité sociale* que l'on accorde à ce type d'activités pèse lourdement sur les comportements. Relisons Pierre Bourdieu ou un ouvrage récent de Jean-Claude Wallach intitulé *La Culture pour qui ?*<sup>2</sup> dans lequel il reprend des thèses analogues.

Notre époque se caractérise par une augmentation considérable du *temps libre*. Jean Viard<sup>3</sup> explique que, d'une part, « *on est jeune plus longtemps* » et, d'autre part, « *on vit plus longtemps et en meilleure santé* ». Ajoutons à ces éléments le développement du chômage et la diminution du temps de travail. Le *temps libre*, ce temps qui échappe au *temps de travail* et au *temps domestique* (consacré aux courses, à la cuisine, à la vaisselle, à se soigner, etc.) augmente donc de manière significative. Toute la question est de savoir ce que l'on en fait. Ce temps peut-il être consacré à des activités culturelles ? Toutes les études réalisées montrent que la réponse à cette question n'est pas évidente. Depuis la création de la télévision, nous avons gagné, statistiquement, 100 000 heures de liberté chacun. Or, que fait-on de ces heures ? On regarde la télévision ! Les 100 000 heures de liberté, gagnées depuis les débuts de la télévision, sont 100 000 heures passées devant la télévision. Heureusement, cette activité constitue encore, de temps en temps, une activité *culturelle*, mais observons que la libération du temps ne correspond donc en rien, automatiquement, à un temps consacré à la culture.

Olivier Donnat, chercheur du Département des études et de la prospective au ministère de la Culture, indique que les personnes qui ont gagné quelques heures de liberté sur le travail, notamment grâce aux 35 heures, utilisent essentiellement ces heures pour faire... un peu plus ce qu'ils faisaient déjà ! A savoir plus de courses, plus de jardinage, plus de bouffes avec les copains... ou plus de TF1 ! En matière culturelle, le grand bénéficiaire des 35 heures c'est TF1 ! Ce qui signifie, clairement, qu'il ne

<sup>1</sup> B. Lahire. « La Culture des individus . dissonances culturelles et distinction de soi. » Editions la découverte. 2004

<sup>2</sup> JC Wallach. « La Culture pour qui ? » Editions de l'attribut. 2006

<sup>3</sup> Le sacre du temps libre et le Nouvel âge du politique, éditions de l'Aube, 2006.

suffit pas de libérer du temps pour que ce temps soit consacré à la culture : c'est du temps *dédié à la culture* qu'il faudrait pouvoir dégager. Mais comment faire ?

### **Quelques pistes**

Si l'on espère promouvoir d'autres pratiques, ou un approfondissement des pratiques culturelles qui aient du sens pour ceux qui s'y adonnent comme pour ceux qui les mettent en place, sans doute faut-il imaginer des stratégies nouvelles.

Serait-il possible de gagner du temps sur le temps de télévision ? On peut en douter. En vérité, la télévision elle-même, le *service public* particulièrement, devrait s'engager à diffuser à des heures acceptables des émissions moins consuméristes. C'est l'objet du débat actuel sur la *mission de service public culturel*, qui serait la contrepartie de l'attribution de l'argent public à la télévision. Pour réaliser ce projet, il faudrait bien entendu pouvoir sortir de la logique de concurrence avec les chaînes privées. Vaste chantier ! On se souviendra du « *mieux disant culturel* » qui fit attribuer la première chaîne de télévision au groupe Bouygues lors de sa privatisation.

Peut-on imaginer inclure certains temps culturels dans le *temps de travail* ? Certaines expériences ont été menées en ce sens. Rappelons que les comités d'entreprise, au début de la décentralisation théâtrale, dans les années 50/60, emmenaient des groupes d'ouvriers assister aux spectacles de Jean Vilar au TNP et au Festival d'Avignon. Ce n'était pas exactement sur le *temps* de travail - on n'arrêtait pas les usines pour aller au théâtre - mais cela faisait partie des relations de travail. Ce type d'activité correspondait au projet d'*émancipation* individuelle et collective porté par les syndicats et s'appuyant sur une dimension culturelle. Aujourd'hui, les comités d'entreprise proposent aux salariés des billets à tarif réduit pour *Holiday on Ice* ou pour tel chanteur de variétés. Cela n'a évidemment plus le même sens. Ne pourrait-on, cependant, imaginer des stratégies - j'ignore lesquelles - pour essayer de retrouver un lien entre le temps de travail et le temps de la culture ? Des croisements me semblent toujours possibles, pas forcément sur le temps de travail lui-même, encore que dans les récits (mythiques ?) du Théâtre national populaire, Jean Vilar ou Gérard Philipe allaient dans les usines, au moment du repas de midi, pour parler aux ouvriers du spectacle qu'ils allaient jouer le soir. Beaucoup de liens de ce type se sont distendus.

Est-il possible d'inclure des temps culturels dans les *temps contraints* ? C'est sans doute plus facile. Des tentatives ont été menées en prison, à l'hôpital, parfois à l'école, dans les maisons de retraite... Il existe-là un champ de travail, qui n'a pas été suffisamment développé et mériterait de l'être davantage.

Enfin, après le temps de *travail*, le temps *domestique*, le temps *contraint*, je voudrais aborder le temps de *loisirs*, les vacances. On assiste aujourd'hui à une explosion du nombre des festivals d'été. La moindre ville, le plus petit village, organisent un festival annuel, occasion de toucher un public spécifique et d'animer un territoire dans une période où les gens sont plus disponibles. Récemment, les *Nuits blanches*, à Paris, ou les *Folles Journées* à Nantes, dédiées à la musique classique, ont fait *varier les temps et les espaces* et ont eu pour effet de varier les publics. L'opération *Un été au ciné* offre dans de nombreux quartiers, chaque été, des possibilités d'aborder le cinéma dans des lieux et à des moments différents. Les temps de loisirs sont donc, à l'évidence, des temps possibles de culture.

Mais, surtout, une véritable politique culturelle devrait intégrer une politique *d'éducation artistique et culturelle dès l'enfance*, parce que le rapport aux œuvres, à l'expression, n'est pas inné : ça se découvre, ça s'acquiert, ça se travaille. L'enjeu majeur est d'inclure la question des arts et de la culture dans tous les temps de formation, dès l'enfance. Qu'il s'agisse de l'éducation artistique à l'école, mais aussi de la formation des enseignants, dans toutes les formations en général. C'est là un chantier majeur qui nous attend.

Jacques Livchine, animateur du Théâtre de l'Unité, qui fait du théâtre de rue depuis fort longtemps, me disait que, contrairement à l'antienne selon laquelle il faudrait aller dans les quartiers travailler avec les personnes *défavorisées*, nous devrions nous adresser vigoureusement aux personnes *favorisées*, monter des ateliers culturels, artistiques, avec ceux qui demain nous dirigeront, à l'ENA par exemple. De même que l'on a réussi à introduire à l'école la question du corps, grâce au sport et à l'éducation physique, on devrait parvenir, dans un pays comme le nôtre, à ce que les Anglo-Saxons ont réussi bien mieux que nous, c'est-à-dire introduire la question de la sensibilité, de l'art, de la culture dans toutes les formations. C'est-à-dire mener une véritable politique d'éducation artistique et

culturelle, *durable et concertée*. Depuis quarante ans, de très nombreuses expériences ont été menées par le biais d'ateliers, de stages, de formations, de PAE [*projets d'action éducative*], etc. Il faut maintenant prendre des décisions politiques. Un *manifeste*<sup>4</sup> récent, signé par de nombreuses organisations, rappelle que tout cela n'est pas seulement une question d'argent. La volonté politique y importe autant !

La question du *temps*, ici, est également primordiale. Il faut tenir compte des *rythmes scolaires* : si l'on ajoute une activité, il faut en supprimer une autre, ou alors - le débat a récemment été lancé par une candidate à l'élection présidentielle - il faut envisager d'augmenter le nombre d'heures de cours des professeurs ou leur temps de présence dans les établissements scolaires, pour les dédier à des activités artistiques, culturelles. Cela pose, évidemment, des problèmes financiers, organisationnels, syndicaux, etc. Une autre proposition suggère de libérer une demi-journée dans tous les établissements scolaires, qui serait consacrée à des activités artistiques, culturelles. Quoi qu'il en soit, il faudra *dégager du temps* : c'est un des blocages les plus importants.

On pourra toujours tenir de grands discours sur la culture, sur notre rapport au monde, déplorer le fait que ce sont toujours les mêmes catégories d'individus qui fréquentent les établissements culturels, si l'on n'arrive pas à convaincre sur cette question du *temps* et, en même temps, à faire reconnaître la culture comme une activité éducative aussi importante qu'une autre, on n'avancera pas. Très concrètement, cela signifie qu'il faudra mettre en place des formations, des programmations « jeune public », des horaires adaptés... Ce sont des mesures très pratiques, mais la question essentielle demeure : comment parvenir à dégager du temps, dans les années qui viennent, pour des activités culturelles, notamment dans le système éducatif ?

### **Drôles de temps pour la culture**

Deux mots de conclusion, pour justifier le titre que j'avais proposé pour cette conférence. Nous vivons effectivement de « drôles de temps », non seulement pour la culture, mais pour nos *identités* respectives. Le travail est devenu une denrée rare ; la famille n'est plus ce qu'elle était : elle se décompose avant de se recomposer ; les homosexuels vont bientôt pouvoir se marier, avoir des enfants ; la Nation est diluée dans l'Europe, qui comprendra peut-être bientôt la Turquie ? Voire le Maghreb ? La religion ne structure plus notre pays comme par le passé, ou alors, elle est surinvestie et donne lieu à tous les intégrismes qui font les ravages que l'on connaît. L'enfance n'est plus l'enfance : à 3 ans, on négocie déjà son autonomie ; la vieillesse n'est plus la vieillesse : à 85 ans, on est encore en pleine forme. Bref, nous vivons une période de mutations considérables, du point de vue technologique, anthropologique.

Dans cette période incertaine, deux grandes questions exigent des réponses : *l'éducation et la culture*.

La question de l'éducation est celle de la *transmission*. Que transmet-on à nos enfants ? Quelles valeurs, quelle histoire, quels comportements, quels langages ? A l'heure où ils « surfent » plus vite que nous sur Internet, où, par les SMS, ils inventent un langage nouveau, il nous faut réfléchir à la question des contenus et des formes de l'enseignement. Doit-on continuer à transmettre de manière magistrale ou, au contraire, tenir compte d'un siècle de pédagogie active, de pédagogie nouvelle, du rapport au corps, etc. ?

La question de la culture est celle du *partage*. Quelles sont les valeurs communes à partager ? Notre société, de plus en plus « explosée », est menacée par un phénomène de « balkanisation », c'est-à-dire le règne du chacun pour soi - ou chacun devant son écran - et la perspective de voir chaque groupe, sous-groupe, ou mini-groupe, se référer à sa propre culture, sa propre forme artistique, son propre langage. Ce que l'on nomme parfois les « communautarismes ». Face à ces risques, quelles sont les actions culturelles, les politiques culturelles à mener ? Comment éviter que les équipements culturels servent uniquement à ceux qui s'y reconnaissent déjà ? Parviendra-t-on - et dans ce cas comment ? - à leur donner du sens pour d'autres publics qui a priori n'y viendraient jamais ? Faut-il aller vers eux ? Comment ? Dans quels temps ? Faut-il varier les espaces, varier les temps ? Ce sont là quelques questions essentielles pour la société dans laquelle nous vivons et surtout dans laquelle nos enfants vivront dans les années à venir.

---

<sup>4</sup> Manifeste pour une éducation artistique et culturelle, durable et concertée. Forum permanent pour l'éducation artistique.  
<http://fpea.over-blog.org>